

Chapitre I

VOIR LA SOUFFRANCE DANS LA LUMIÈRE DU CHRIST

1. Reprise introductive : entrer progressivement dans un mystère de rédemption

Dans la première partie du cours, nous avons vu comment l'engrenage du péché était un engrenage de souffrance et de mort. En nous éloignant de Dieu et des exigences de l'Amour divin, **le péché détruit toujours quelque chose** en nous et autour de nous, à commencer par l'harmonie avec nous-mêmes, avec les autres et avec le monde¹, et il est donc toujours source de souffrance. Il « enfante la mort » (Jc 1, 15). L'Écriture nous révèle qu'à l'origine Dieu n'a pas voulu la mort : « Ne recherchez pas la mort par les égarements de votre vie et n'attirez pas sur vous la ruine par les œuvres de vos mains. Car **Dieu n'a pas fait la mort** (...). Il a tout créé pour l'être » (Sg 1, 12-13). « Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il en a fait une image de sa propre nature ; c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde » (Sg 2, 23-24). Voulant nous rendre participants de sa vie d'amour, il a pris **le risque de nous créer libres**, c'est-à-dire capables de répondre à son appel « par libre choix et amour de préférence »². La parabole du fils prodigue nous dit bien ce drame de la liberté humaine qui n'a pas su s'abandonner à l'amour de son Créateur et demeurer en lui. Elle nous dit aussi qu'il y a, au cœur même de la misère liée au péché, un chemin de retour vers l'intimité du Père, vers la vraie vie. Nous savons que le Christ est ce Chemin, qu'il a voulu **se servir de la souffrance elle-même** pour nous ouvrir la voie de salut. Il lui a donné un sens nouveau : la souffrance qui était liée au « péché qui est entré dans le monde » (Rm 5, 12), il l'a liée à l'amour : il en a fait un chemin d'amour et de l'amour le plus grand. **Il y a là un mystère qui traverse nos vies** et dans lequel il nous faut entrer progressivement si nous voulons sortir victorieux dans cette épreuve qu'est la souffrance.

Dans le cadre de notre cours sur le combat spirituel, nous aimerions voir plus précisément la manière dont nous pouvons nous laisser conduire par le Christ dans les souffrances de notre vie, **nous laisser pleinement « laver » par lui** (cf. Ap 7, 14). Nous voudrions, ensuite, comprendre ce que signifie « prendre sa croix et le suivre » dans son œuvre de rédemption : non seulement être sauvés, mais devenir sauveurs.

¹ « **L'harmonie dans laquelle ils (Adam et Ève) étaient, établie grâce à la justice originelle, est détruite** ; la maîtrise des facultés spirituelles de l'âme sur le corps est brisée » (CEC, n° 400).

² CEC, n° 311.

2. Apprendre à tirer profit de la souffrance dans un regard de sagesse

Nous sommes conscients que « la souffrance inspire le respect et, à sa manière, intimide » pour reprendre une expression de Jean-Paul II³. Nous sommes conscients aussi que **le sens chrétien de la souffrance a été souvent mal présenté et mal compris** et qu'il demeure quelque chose d'inaudible pour beaucoup, un « signe de contradiction » (cf. Lc 2, 34), « scandale pour les juifs et folie pour les païens » (cf. 1 Co 1, 23). Nous voudrions néanmoins, à la suite de Jean-Paul II, nous appuyant sur l'autorité de son Magistère, proclamer, sans rien édulcorer, ce qu'il a appelé lui-même « **l'Évangile de la souffrance** ». En effet, « comment croire sans d'abord l'entendre ? » (Rm 10, 14). Ceux qui sont éprouvés ont le droit d'entendre cet Évangile, le « langage de la croix » (1 Co 1, 18), pour pouvoir faire d'une souffrance souvent humainement absurde un chemin d'amour et de vie pour l'éternité. **L'Église n'a pas le droit de se taire** même si beaucoup ne sont pas prêts à accueillir cette Bonne Nouvelle, tentés qu'ils sont de se replier sur eux-mêmes, dans le désespoir et la révolte contre Dieu⁴. Si la souffrance est le premier terrain sur lequel le Christ veut venir à la rencontre de l'homme et lui révéler la puissance de son amour sauveur, l'expérience montre qu'inversement il est **le lieu des tentations les plus radicales** comme d'ailleurs l'Écriture elle-même nous le révèle⁵. On peut embrasser amoureusement la Croix comme on peut « buter » (cf. 1 P 2, 8) dessus. Autrement dit, **la souffrance est le lieu d'un combat**, on peut même dire le premier lieu du combat spirituel pour chacun de nous.

Dans ce combat, nous devons **nous munir du « glaive de l'Esprit**, c'est-à-dire de la Parole de Dieu » (Ép 6, 17) qui, seule, peut nous faire comprendre et vivre nos souffrances dans la lumière du Christ Crucifié et Ressuscité. Pensons que la réussite de notre vie dépend surtout, en même temps que de notre vie de prière, de **la manière dont nous savons profiter ou non de nos épreuves** pour nous convertir et nous unir davantage au Christ. N'ayons pas peur de vivre et d'annoncer l'Évangile de la souffrance spécialement en ces temps où l'humanité, éprouvant douloureusement les conséquences de ses égarements, est tentée de se laisser entraîner sur un chemin de mort, faute de pouvoir entrer dans l'espérance que, par sa Croix, le Christ ouvre à tout homme qui souffre⁶.

³ Jean-Paul II, Lettre apostolique *Salvifici doloris*, n° 4.

⁴ CEC, n° 1501.

⁵ Pensons aux tentations des Hébreux tout au long de cette grande épreuve qu'a été la traversée du désert. Rappelons-nous aussi la réaction de ceux qui, châtiés par Dieu, « loin de se repentir en rendant gloire à Dieu, blasphémèrent le nom de Dieu » (Ap 16, 9), sans oublier les paroles de la femme de Job : « Pourquoi persévérer dans ton intégrité ? Maudis donc Dieu et meurs ! » (Jb 2, 9.)

⁶ Comme le souligne Jean-Paul II : « L'Église, qui naît du mystère de la Croix du Christ, a le devoir de *rechercher la rencontre* avec l'homme d'une façon particulière sur le chemin de sa souffrance » (*ibid.*, n° 3).

3. De la distinction entre le mal et la souffrance : le drame de notre « insensibilité »

Le mal est la privation d'un bien. Dieu nous a créés pour que nous ayons « la vie et la vie en abondance », et l'homme fait l'expérience d'une limitation, d'une altération et même d'une destruction de cette vie. La souffrance ne peut se comprendre que sur fond d'un monde bon mais créé « en état de cheminement vers sa perfection ultime »⁷ et marqué par la puissance destructrice du péché. **L'homme souffre lorsqu'il éprouve un mal**⁸. Autrement dit, nous souffrons lorsque nous éprouvons le manque d'un bien pour lequel nous sommes faits⁹. La souffrance provient de la différence entre ce que nous vivons et ce que nous devrions vivre. Elle dépend aussi de la conscience qu'a l'homme du bien dont il est privé. Si nous voulons bien comprendre le sens de la souffrance dans la lumière du Christ, il faut prendre conscience que **le plus grand mal, c'est le mal du péché**. Il est un mal moral « **sans commune mesure plus grave que le mal physique** » (CEC, n° 311) parce qu'il nous prive du plus grand bien qui est Dieu lui-même, il nous prive de cette vie de communion « dans l'amour » pour laquelle nous avons été créés, ayant été prédestinés à devenir « pour Dieu des fils adoptifs par Jésus Christ » (cf. Ép 1, 5).

Le drame est qu'en raison de l'aveuglement, de l'endurcissement et de « l'insensibilité » (cf. Ép 4, 19) de son cœur¹⁰, le pécheur n'éprouve pas suffisamment ce mal du péché pour voir en lui le vrai mal absolu¹¹. Le péché anesthésie notre âme et

⁷ CEC, n° 310

⁸ À un mal physique correspond une souffrance physique et à un mal moral (ou spirituel) correspond une souffrance morale (ou spirituelle) distincte de la souffrance « psychique » comme le note avec précision Jean-Paul II : « **La souffrance morale est une “douleur de l'âme”**. Il s'agit en effet de la souffrance de nature spirituelle, et non pas seulement de la dimension “psychique” de la douleur qui accompagne la souffrance morale comme la souffrance physique. L'ampleur de la souffrance morale et la multiplicité de ses formes ne sont pas moindres que celles de la souffrance physique » (*Salvifici doloris*, n° 5).

⁹ La souffrance, d'une certaine manière, nous rappelle constamment que nous sommes finalisés, que notre vie a un sens. Elle nous dit que nous sommes faits pour un accomplissement encore à venir.

¹⁰ Comme le dit Marthe Robin : « Oh ! **Le terrible aveuglement des hommes** qui, pour des riens, des fumées, des chimères, qui pour un gain coupable ou quelques plaisirs impurs, ou une éphémère vision, perdent Dieu, le bien suprême et infini, et engagent, compromettent leur éternité et se vouent au plus atroce désespoir comme aux plus épouvantables supplices. Et cela pour l'éternité. » (*Mensuel Dieu est Amour*, n° 62 *Contempler, une activité d'homme*, p. 40.)

¹¹ Du moins tant que nous sommes sur terre. La souffrance de l'enfer, c'est-à-dire l'horreur absolue, n'est autre que le fait d'éprouver pleinement ce mal qui est la privation de Dieu. Il peut arriver néanmoins que des pécheurs, se retrouvant comme aux portes de l'enfer, en goûte les prémices. Je vous livre le témoignage d'un grand criminel, rencontré à la prison de l'Hôtel-Dieu dans le cadre de mon ministère d'aumônier. Atteint du sida, il avait vécu une terrible agonie dans sa cellule alors qu'il était en quartier de haute sécurité : « J'étais un ignorant et un infidèle jusqu'au jour où les voiles se sont levés face au vent du tourment. / Un jour je fus malade au point de ressentir les affres de l'agonie. L'épreuve fut terrible. L'angoisse de la mort m'envahit et je sentais des esprits autour de moi. **Mon âme souffrait atrocement, elle était déchirée de toute part. Je sentais le poids de mes crimes** et ressentais le mal m'entraîner dans le tourbillon des tourments dus à mon impureté et mon infidélité. / Mon esprit lucide était aux frontières de l'enfer et j'en ressentais les premières souffrances et en percevais l'**horreur absolue**. Il n'y avait plus d'issue, je prenais conscience de ce qui m'attendait de l'autre côté de la vie, faute d'avoir été soumis à Dieu. / Autour de mon âme plongée dans la tourmente, se jouait un combat acharné contre le mal qui m'emportait et me voulait impur après la mort. Découvrant la vérité, mon âme effrayée de la vue de son sort funeste, se refusa de périr ainsi. / Je devais me mettre en paix, de toute urgence, avec Dieu. Car je savais désormais quelle est la finalité

notre conscience. Il nous procure même une « jouissance éphémère » (cf. He 11, 25) qui voile la misère et la détresse profondes de l'âme qu'il a souillée¹². Nous nous focalisons sur le mal physique ou psychique parce que nous l'éprouvons plus facilement, nous en ressentons une souffrance qui nous mobilise. Nous sommes même prêts, pour l'éviter, à pécher. Nous oublions que **le péché est la mort de l'âme** et que cette mort est infiniment plus dramatique que celle du corps. La souffrance physique ou psychique devient alors elle-même, à nos yeux, le mal absolu jusqu'à engendrer des dérives comme l'euthanasie. À partir d'une vision aussi restreinte et faussée des choses, il devient impossible de comprendre le sens que le Christ donne à la souffrance¹³. Voilà pourquoi « il en est beaucoup (...) et je le redis aujourd'hui avec larmes, **qui se conduisent en ennemis de la croix** ; (...) ils ont pour dieu leur ventre (...) ; ils n'apprécient que les choses de la terre » (Ph 3, 18-19). Le doute semé sur la réalité de l'enfer a désarmé les chrétiens dans le combat spirituel à mener sur le terrain de la souffrance. Ils ne voient plus comment ce « mal » relatif qu'est la souffrance, telle qu'elle est expérimentée sur terre, pourrait servir pour éviter le mal absolu¹⁴.

Il est important de préciser ici que, dans la sagesse pastorale de l'Église, la conscience de devoir **chercher d'abord le salut des âmes** n'a jamais été vécue en opposition ou en concurrence avec le souci de soigner les malades, d'aider les malheureux. Bien au contraire, nos efforts pour **soulager nos frères souffrants** trouvent dans la charité divine, qui nous fait aimer l'autre pour Dieu, pour lui donner Dieu, son moteur le plus puissant. Au-delà des limites de notre action et de son éventuel « échec », nous sommes portés par l'espérance qu'aucun acte de charité authentique n'est vain puisqu'il laisse d'abord passer l'Amour divin qui, seul, peut combler la soif du cœur de l'homme¹⁵.

des égarés. / Je ne peux expliquer par les mots ce que je vivais en ces instants terribles, les mots ne suffisaient plus. / Était-ce une punition, un avertissement ? Je ne saurais le dire. / Dans mes affaires, je trouvai un Coran, je me mis à le lire et, dans l'urgence, je commençai par la sourate du Repentir. Sans le savoir je trouvai le salut. »

¹² L'homme pécheur ressemble à un cancéreux qui s'ignore. Le cancer fait son œuvre de corruption en lui, mais il ne ressent rien jusqu'au jour où, tout étant métastasé, il meurt d'une mort très brutale.

¹³ Au fond, pour bien poser la question du mal et comprendre pleinement le sens de la souffrance à l'intérieur du mystère de la Rédemption, il nous manque la perception intérieure du ciel et de l'enfer. La sagesse des saints nous permettrait de dire en toute épreuve : « C'est pourquoi nous ne faiblissons pas. Au contraire, même si notre homme extérieur s'en va en ruine, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car la légère tribulation d'un instant produit pour nous, de surabondance en surabondance, un éternel poids de gloire, **à nous qui ne regardons pas aux choses visibles mais aux invisibles, les visibles en effet n'ont qu'un temps, les invisibles sont éternelles** » (2 Co 4, 16-18).

¹⁴ On ne perçoit plus ce que Jean-Paul II a appelé « la souffrance définitive : la perte de la vie éternelle, le fait d'être rejeté par Dieu, **la damnation** ». On ne peut pas plus comprendre comment « le Fils unique a été donné à l'humanité pour protéger l'homme avant tout contre **ce mal définitif** et contre **la souffrance définitive** » (cf. *Salvifici doloris*, n° 14).

¹⁵ Comme aime à le souligner Jean-Paul II : « Aujourd'hui plus que jamais, l'homme a besoin de connaître Dieu pour Lui confier, dans une attitude d'abandon confiant, la faiblesse de sa nature blessée (...). Elle (chaque communauté ecclésiale) est soutenue par la conscience qu'aider les autres ne signifie pas simplement offrir un soutien et un secours matériel, mais **c'est surtout les conduire, à travers le témoignage de sa propre disponibilité, à vivre l'expérience de la bonté divine**, qui se révèle avec une force particulière dans la médiation humaine de la charité fraternelle » (Homélie de la messe pour la Journée de la charité, le 18/05/1999, O.R.L.F. n° 20 – 18/05/1999).